

ombreuse de Viterbe, où Léon X ira chercher Égidius pour le décorer de la pourpre romaine ; que nous aurons assisté aux réceptions, à Rome, du cardinal Grimani, qu'Érasme appelle une des splendeurs de l'Église du Christ, nous verrons s'il ne nous restera pas encore d'autres noms à citer ? Pourquoi donc Luther oublie-t-il Paul Émile Cesio, qui disait souvent : Mieux vaut manquer du nécessaire que de laisser souffrir les autres ; Boniface Ferreri de Verceil, qui fit élever à ses frais un collège à Bologne ; Campeggio, « le meilleur et le plus doctes des hommes (1) ; » l'évêque d'Albe, Vida, qui ne vivait que de racines ; Gilberti, le père des pauvres et des lettrés, comme on le nommait à Rome ? Il nous sera bien permis de réveiller de leur tombeau ces saintes ombres pour rappeler un moment leurs travaux intellectuels.

Léon X a été malheureux ; il n'a pas plus échappé aux calomnies qu'aux louanges de la réforme : l'éloge, dans les termes qu'il est formulé, ferait plus de tort à la mémoire du pape que l'insulte même. Le protestantisme en fait un humaniste érudit, un poète brillant, un lettré de la Renaissance enfin, tout occupé, sur la chaire de saint Pierre, de vanités mondaines ; ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'il a donné le change à l'opinion catholique, qui répète trop souvent des jugements inspirés par la passion. Tout en acceptant les louanges qu'ont décernées à l'humaniste les écrivains

(1) Vir omnium et optimus et doctissimus. — Erasmi Ep., t. I, p. 463.

de la réforme, nous réclamons pour le pape une gloire plus durable que celle qui trouve ici-bas son prix dans l'admiration et les applaudissements des hommes ; et cette gloire, que Dieu seul peut donner, il faudra bien la lui restituer quand nous le verrons, dans le cours de sa vie, si courte et si pleine, pratiquer tous les préceptes de l'Évangile, qu'enfant il avait étudiés à Florence ; conserver dans l'exil cette chasteté de mœurs qui défia, suivant l'expression d'un écrivain contemporain, jusqu'au soupçon lui-même ; vivre, en voyage, à la manière des chrétiens de la primitive Église ; jeûner, prier, et, rude à lui-même, faire maigre trois fois la semaine, répandre autour de lui d'abondantes aumônes ; et, quand Dieu l'eut constitué chef de l'Église, donner au monde le spectacle des vertus chrétiennes les plus éminentes.

Nous le verrons, au concile de Latran, poursuivant l'œuvre glorieuse commencée par Jules II, et qui devait s'accomplir à Trente : la réforme de l'Église. Il y a bien longtemps que la papauté travaillait à l'amélioration morale du clergé : elle voulait une réforme ; Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, en avaient proclamé la nécessité. Que si vous cherchez dans le cahier des doléances écrit par l'Allemagne à Nuremberg, vous n'y trouverez pas un des griefs que les Ordres ont formulés et auxquels la papauté n'eût déjà tenté de faire droit. Certes, s'il est une page où Léon X se montre dans toute sa grandeur chrétienne, c'est à Latran, quand il écoute les gémissements des cœurs catholiques, et que sous son inspiration le concile promulgue ces règlements

dont la sagesse n'a point été appréciée, qui vivent encore, et qui seront comme l'éternelle couronne de l'Église et du vicaire de Jésus-Christ. Nous donnerons l'analyse des actes du concile, et l'on nous dira si Léon X faillit à sa mission apostolique. Ouvrez les livres de tous ceux qui ont écrit la vie de ce pape; historiens et biographes passent les yeux fermés devant ces travaux évangéliques.

Nous étudierons aussi dans les lettres écrites sous les noms de Bembo et de Sadolet, œuvre incontestable du pape, parce qu'on y reconnaît à chaque ligne les qualités de son esprit, de son cœur et de son style. Il en est de toutes sortes, adressées à des rois tels que François I^{er} et Henri VIII; à des humanistes tels qu'Érasme et Lascaris; à des poètes tels que l'Arioste et Vida; à des artistes tels que Raphaël. Ce n'est plus là le Léon X que nous accompagnerons au Vatican, dans la basilique de Saint-Pierre, au palais de Saint-Jean-de-Latran, au gymnase romain, à Florence, à Bologne. Il est seul dans son cabinet d'étude, seul avec son correspondant, auquel il dit tout ce qui lui vient sur les lèvres; et en vérité, si dans ces confidences intimes il est des pages pour la politique, l'humaniste, l'artiste et le lettré, il en est un bien plus grand nombre pour le chrétien qui veut, avant tout, entendre le vicaire de Jésus-Christ. Ne cherchons pas ailleurs l'histoire du pontife, c'est-à-dire son âme: elle est là tout entière. Pour nous, c'est plus d'une fois que nous avons ouvert ce recueil précieux; nous le laissons pour y revenir; il nous semblait, en lisant ces lignes écrites par Léon X, qu'il vivait encore, qu'il était à nos côtés, qu'il nous parlait; et,

comme ce camérier qui, à la vue du tableau où Raphaël a fait revivre si admirablement les traits du pontife, s'agenouille pour demander au pape sa bénédiction, nous étions tenté de prendre la main qui avait tracé de si belles paroles et de l'embrasser en signe d'admiration et d'amour.

Expliquons clairement notre pensée: ce livre nouveau est le complément de notre œuvre sur la réforme.

Si dans l'Histoire de Luther nous avons démontré que, hors de l'unité catholique, il n'y a plus que désordre dans les intelligences, anarchie dans les doctrines, doute et négation dans la pensée;

Si dans l'Histoire de Calvin nous avons prouvé que, hors de l'unité catholique, la réforme avait été obligée, pour vivre et pour se perpétuer, de tomber dans le despotisme;

Dans l'Histoire de Léon X, nous voulons faire voir que sous cette papauté, répudiée si violemment par la réforme, il y avait unité, foi, lumière, liberté. Ici, pas de dispute théologique; le fait est un argument assez lumineux.

Nous savions bien qu'avant nous d'autres écrivains avaient raconté la vie de notre héros, mais leur pensée n'était pas la nôtre; aussi avons-nous tâché de ne pas les imiter. Un de ces historiens, qui travaillait à la manière des bénédictins, Roscoë a tracé le tableau du règne de Léon X, mais tableau tout mondain, où le pape n'est présenté que sous l'une de ses faces. Quand on a lu Roscoë, on connaît l'artiste, on ignore le chrétien. C'est une réhabilitation du caractère de Léon X que

nous tentons aujourd'hui ; c'est Léon X aussi dans son œuvre religieuse, inconnue à la plupart des lecteurs, que nous avons essayé d'apprécier. Un ancien a dit que le devoir d'un historien est de ne pas taire les vertus des personnages dont il retrace le souvenir : *Præcipuum munus... ne virtutes sileantur* (1).

Nous avons voulu mettre ces vertus en lumière. Ne nous plaignons pas du silence et de l'oubli de Roscoë : pourrions-nous demander à un disciple de Cranmer l'amour filial d'un catholique pour son père ? Sachons gré à l'historien anglican de tout ce qu'il a mis souvent d'impartialité dans son récit en écrivant la vie de Léon X ; sans lui, peut-être n'aurions-nous pas entrepris notre ouvrage. A une époque de difficiles investigations, il pénétrait dans les archives et dans les bibliothèques publiques et particulières, conférait des manuscrits qu'on prêtait avec peine, visitait soigneusement chaque endroit où devait se passer une des scènes de son livre, interrogeait les monuments, relisait les poètes de l'époque, et, pèlerin de l'histoire, puisait aux sources officielles les documents nombreux et variés qui devaient entrer dans sa composition littéraire. Roscoë, en nous traçant notre marche, nous avait indiqué notre devoir.

Comme Roscoë, c'est en Italie même que nous avons rassemblé les matériaux de notre ouvrage.

Notre première visite devait être naturellement à cette Rome, encore brillante des splendeurs dont l'a dotée Léon X. Là nous avons retrouvé cette papauté dont la

(1) Tacite.

réforme compta les jours, vivant de la vie que lui assigna le Christ, et qui ne doit pas avoir de fin ; les noms seuls étaient changés.

A tous ceux qui voudraient écrire l'histoire, abrités par de doux silences, nous dirons : Allez à Rome ; vous y trouverez de riches bibliothèques comme celles de la Minerve et des Augustins, ouvertes à diverses heures de la journée. Ne craignez pas de tourmenter la patience des conservateurs : la patience entre dans leurs attributions ; c'est une vertu que le supérieur leur recommande et que Dieu leur accorde pour salaire. Manuscrits, livres, brochures, tout est à vous, jusqu'à l'intelligence des gardiens, trésor qu'ils sont obligés de donner à qui en a besoin. Vous seriez bien malheureux en quittant ces vastes nécropoles, si vous n'emportiez avec vous l'amitié des pères à qui la garde en fut confiée. Vous faut-il de nouvelles lumières ? vous avez les membres du sacré collège, que vous pourrez visiter sans vous être fait annoncer, et qui sont toujours prêts à rendre des arrêts comme des services.

Nous ne pouvons oublier Florence, qui tint une si belle place dans les destinées et les affections de Léon X. La Magliabecchiana, les archives du palais Pitti nous ont fourni de curieux renseignements sur des hommes et des faits littéraires du seizième siècle. Nous avons visité tous les lieux où des personnages de notre récit se sont trouvés en scène : Fiesole, dont le prieur chérit si tendrement Léon X ; Careggi, où Laurent le Magnifique dissertait avec Ficin sur le néoplatonisme ; le palais de la Via Larga, d'où le peuple chassa, dans un transport

de colère, ces rois marchands qu'on nommait les Médicis ; le couvent des dominicains, qu'habita longtemps un moine du nom de Savonarole, dont nous avons essayé d'apprécier le génie religieux et politique. Là vivent, comme à la Minerve de Rome, dans la pratique des lettres et des vertus, des cénobites qu'il est impossible de ne pas chérir. Pour le mystérieux génie qui traversa si glorieusement leur cloître, tous conservent un culte d'amour et d'admiration. Nous avons raconté les fautes de Savonarole sans crainte d'offenser ces saintes âmes, parce qu'à la robe blanche du dominicain nous préférons la vérité, ce que du moins nous croyons la vérité.

A l'époque que nous nous proposons d'écrire, la papauté fut plus d'une fois obligée de défendre, les armes à la main, la nationalité italienne. Nous la suivrons sur le champ de bataille, moins pour raconter les péripéties du combat que pour faire connaître quelques-uns des principaux personnages qui s'y trouvèrent mêlés. Il est une grande figure historique qu'on a pris à tâche de dénigrer et que nous voulons réhabiliter, celle de Mathieu Schinner, évêque de Sion et légat de Jules II : c'est dans l'abbaye de Saint-Maurice en Valais que nous l'avons étudiée.

L'art de la renaissance, et sous ce terme nous comprenons la peinture, la sculpture, la poésie, les lettres, devait avoir une large place dans notre histoire : nous la lui avons donnée. Il est un peintre, le commentaire en quelque sorte de Léon X, que nous nous sommes attaché surtout à faire apprécier : c'est tout à la fois dans l'Ombrie, où se passa son enfance, au Vatican, où l'ap-

pela la papauté, que nous suivrons Raphaël. M. Passavant, dont l'ouvrage récent a fait une si vive sensation en Allemagne (1), nous fournira de curieux documents sur celui qu'il a poétiquement nommé : « le plus bel astre du firmament de l'art, » et qui mourut, heureusement pour sa gloire, au moment où il allait s'abimer dans le naturalisme païen.

Goethe a dit :

« L'historien a un double devoir à remplir, d'abord envers lui-même, puis envers ses lecteurs ; pour se satisfaire lui-même, il est obligé de s'assurer que les faits qu'il rappelle sont réellement arrivés ; pour satisfaire ses lecteurs, il est obligé de les prouver. »

Nous pensons avoir rempli ce double devoir (2).

(1) *Raphael von Urbino*, von J.-D. Passavant. Leipzig, 1839, 2 vol. in-8.

(2) Qu'il nous soit permis de témoigner notre reconnaissance aux hommes distingués qui nous ont aidé de leurs lumières : le père Bresciani de Turin, M. Ch.-L. de Bon, ex-secrétaire d'État du canton du Valais, les bibliothécaires de la Minerve à Rome, MM. Collombet et Péricaud de Lyon, M. Brunetti de Paris, M. Giov. Resnati de Milan, M. l'abbé Albanès de Marseille.

